



La Problématique du Bonheur à Travers Deux Romans Français (de l'Extrême) Contemporain(s) : une Représentation des Sociétés de (Sur) Consommation *

Bernard BIENVENU NANKEU**

Résumé— La question du bonheur est difficilement dissociable de l'existence humaine. Aujourd'hui, dans les sociétés de consommation (de l'Occident), – avec une influence considérable sur le reste du monde du fait de ce que les sociologues appellent la « macdonalisation » du monde – elle se pose avec un accent d'intensité suivant l'ordre du progrès économique qui y prédomine. Le présent article est une analyse de deux romans français contemporains, *Les Choses* de Georges Perec et *La Liste de mes envies* de Grégoire Delacourt, du point de vue du thème du bonheur qui structure la narration. Pour se faire, la réflexion met à contribution le paradigme analytique de l'herméneutique. Cela nous conduit aux résultats que les romans étudiés sont une mimésis des sociétés de l'objet où le bonheur pour les individus, contrairement à ce que l'on pourrait croire, est loin d'être une réalité absolue. L'analyse se clôt par la mise en évidence que le bonheur dépend aussi de bien d'autres choses.

Mots-clés— roman, extrême contemporain, société de consommation, représentation, bonheur.

*Date de réception : 2019/03/18

Date d'approbation : 2019/07/24

**Chargé de Cours, Université de Maroua, Cameroun. E-mail : bernardbienvenu_n@yahoo.fr

I. INTRODUCTION

Donnez-lui toutes les satisfactions économiques, de façon qu'il n'ait plus rien à faire qu'à dormir, avaler des brioches, et se mettre en peine de prolonger l'histoire universelle, comblez-le de tous les biens de la terre, et plongez-le dans le bonheur jusqu'à la racine des cheveux : de petites bulles crèveront à la surface de ce bonheur, comme sur de l'eau.

Dostoïevski

La question du bonheur est tout de temps l'obsession et la quête de toutes les sociétés. Aucun âge humain n'échappe à la recherche d'un idéal de bonheur. Depuis les philosophes de l'Antiquité gréco-romaine à l'instar de Socrate jusqu'à ceux de l'époque contemporaine, l'idée du bonheur demeure une interrogation et une quête. De leur temps, les épicuriens professaient que ce n'est que par la maîtrise de soi, la modération et le détachement que l'on peut atteindre la tranquillité, la quiétude « catastématique », qui est le vrai bonheur. Voltaire pour sa part invite à la fin de son conte philosophique, *Candide ou l'optimisme*, à « cultiver son jardin ». Cette formule voltairienne fait ainsi comprendre que le bonheur de l'homme est le fruit d'un travail quotidien. Plus proche de nous, les discours aux accents sotériologiques de Luc Ferry, en occurrence dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* (2002), *Apprendre à vivre* (tome 1 et 2, 2006 et 2008) et *Sept façons d'être heureux* (2017), laissent entendre que pour être heureux, il faut, pour le temps qui nous est donné, vivre de manière satisfaisante par la recherche de la sagesse. Ce qui, à bien voir, a des similitudes avec les leçons d'Epicure, des stoïciens, de Spinoza, ou de Bouddha, en Orient. On voit bien que la plénitude est un thème constant et récurrent. C'est une actualité éternelle qui dépasse le simple cadre d'un sujet de pensée pour discourir sur l'Homme et sa vie. Le caractère intrinsèque au genre humain définit le bonheur comme une problématique existentielle. Le sujet est d'autant plus séculaire et actuel que dans le monde contemporain, où l'augmentation du niveau de vie des individus semble l'alpha et l'oméga de toute vie, nous sommes incités à penser le bien-être sur le mode de l'accumulation-consommation. Il existe aujourd'hui au sein de nos différentes sociétés – avec pour épïcêtre l'Occident – un ordre économique absolu « qui propose comme seule perspective d'avenir le bonheur par le progrès matériel, le « salut » par l'augmentation du bien-être » (Forest, 1991, p. 31). Du coup, au regard de cette façon de voir, la sempiternelle question, celle de savoir si le bonheur réside dans l'avoir, revient tout en se posant avec plus d'acuité. Georges Perec, en 1965, publie *Les Choses*. En 2012, Grégoire Delacourt fait paraître *La Liste de mes envies*. À la lecture de ces deux romans, l'on constate qu'au-delà des décennies qui les séparent, leurs intrigues sont nourries par l'intention de répondre à leur manière à la question qui fait l'intitulé de cette réflexion. D'où le fait qu'ils ont été des best-sellers. Si l'on part du postulat que les best-sellers révèlent les sensibilités latentes

de nos sociétés, que nous indiquent, à propos du bonheur, *Les Choses* de Perec et *La Liste de mes envies* de Delacourt ? Pour tout lecteur qui conçoit la littérature comme un discours sur le monde et ses aspirations, l'auteur ayant envie de se faire comprendre et de dire des choses, que peut-il tirer comme leçons de bonheur en fermant, après lecture, les dernières pages de ces deux textes de fiction ? Pour répondre à ces deux questions autour de ces œuvres, nous mettrons à contribution l'approche herméneutique, laquelle va conduire à découvrir que le bonheur c'est aussi « un supplément d'âme ».

II. DES INTRIGUES (EN) CADREES DANS LES SOCIETES DE L'OBJET

L'intérêt de la méthode convoquée dans cette réflexion repose sur l'évidence que, dans la recherche de la signification d'un texte, l'une des clés peut aussi être sa mise en relation avec des éléments qui lui sont extérieurs. L'herméneutique s'intéresse aux « intentions profondes des auteurs » (Hallyn et Schuerewegen, 1987, p. 314), au sens. On sait que le sens, du moins le signifié véritable d'un mot en linguistique dépend de sa valeur par rapport à l'ensemble dans lequel il est employé, des individus, des représentations sémantiques, des expériences, bref du contexte. Dans la perspective de l'analyse littéraire, une interprétation, en termes de production de sens d'un texte suivant la logique de Paul Ricœur (1986) n'évacue pas certaines données objectives telles que « les représentations, les intertextes, les sociolectes, les discours qui sont [la] matière première [que le texte littéraire travaille], absorbe [...] et transforme » (Popovic et Boissinet, 2002, p. 262). Tout texte est ainsi une sorte de palimpseste du monde existant, un emprunt plus ou moins conscient fait par l'auteur au vécu. Il ressort de ces divers matériaux pris dans la réalité ambiante, un univers de signes certes imaginaire, mais hautement symbolique sur le plan de la quête de sens à l'existence humaine.

En mettant *Les Choses* de Georges Perec et *La Liste de mes envies* de Grégoire Delacourt en relation avec un certain discours social, en les inscrivant dans « l'immense rumeur de ce qui se dit et s'écrit dans un état de société » (Angenot, 1992, p. 13), il est clair que les deux romans appartiennent au rayon de tous les écrits et énoncés sur la société de consommation et les débats que cette dernière suscite. Leurs intrigues respectives, à savoir la relation des événements, les histoires mises en scène ou racontées font penser aux sociétés de l'objet. Du coup les deux textes sont un discours fictionnel, un ensemble cohérent de signaux dont la compréhension, la signification cachée, profonde, exige au préalable un détour par la matérialité de la société de consommation. Cette déviation extratextuelle nous prépare à mieux comprendre ce que les auteurs expriment en termes de problématique du bonheur telle qu'elle se donne,

s' imagine, se conçoit et se modifie dans les représentations des sociétés industrielles ou de production.

En effet, quoique temporellement divergents, les deux romans convergent sur le plan de la mentalité consumériste typique des sociétés occidentales au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. L'un sort durant la deuxième moitié du XXe siècle et l'autre deux ans après la première décennie du nouveau millénaire. Quarante-sept ans les séparent, soit près d'un demi-siècle. Or le thème qui enrobe la matrice narrative des deux textes est celui de la relation entre bien-être et progrès économique. C'est dire qu'en dépit du fossé temporel entre les deux romanciers, le sujet du bonheur face au confort matériel, de sa recherche à travers le consumérisme reste et demeure une question qui fait débat. *Les Choses* de Perec paraissent en 1965. Cette date est très significative dans la mesure où la décennie 60-70 est particulièrement contestataire en Occident. La période est marquée par des contestations,

« contre [la] vacuité par quoi se solde toute existence qui se perd dans les pièges de la mentalité consommatrice, [et à laquelle] réagit largement la jeunesse de la fin des années 60. La société de consommation devint alors la cible de toutes les dénonciations. A travers elle, on s'en prenait au système social dans son ensemble, accusé de sombrer dans un matérialisme médiocre et monotone. Mai 68 fut sans doute le moment où, avec le plus de verve et le plus de force, s'exprima cette remise en question de la société de consommation » (Forest, 1991, p. 33).

Le récit de Perec s'inspire de l'esprit de cette époque-là. Le roman met en scène un couple de psychosociologues – ils effectuent des enquêtes de motivation pour des agences de publicité auprès de différentes catégories de consommateurs, dans toute la France – qui, tiraillé entre leur désir de liberté et les sirènes de la société de consommation, finit par céder aux illusions fragiles de celle-ci.

La Liste de mes envies de Delacourt, sorti en 2012, s'est vendu comme des petits pains avant d'être adapté au cinéma en 2014. L'œuvre raconte l'histoire de Jocelyne, la petite mercière d'Arras qui, lorsqu'elle découvre qu'elle a gagné 18 millions d'euro à la loterie et qu'elle peut désormais s'offrir tout ce qu'elle veut, n'a qu'une crainte : perdre sa modeste vie faite de bonheurs simples qu'elle chérit par-dessus tout. La date de parution du texte prouve que la mentalité consommatrice reste une préoccupation d'hier à aujourd'hui. Depuis les années quarante jusqu'à ce jour, la croissance et la consommation passent pour les indicateurs irrécusables de la réussite. Aux dires de Philippe Forest (Forest, 1991, p. 35),

« à observer l'in vraisemblable légitimité pseudo-artistique qu'a fini par acquérir le langage pauvre, répétitif et aliénant de la publicité, à voir comment la presse [et les médias] exaltent le succès des chefs d'entreprise, à constater l'envahissement de la télévision par les programmes de jeu, à mesurer la « marchandisation » générale des loisirs, de la culture, voire du corps à laquelle on assiste aujourd'hui, on serait tenté de conclure que l'âge d'or de la société de consommation est encore à venir. »

En vingt-un ans depuis les observations de Forest, il apparaît au moment où nous menons cette réflexion que rien n'a changé. Bien au contraire les engrenages de l'idéologie de la consommation se graissent davantage et se portent mieux que par le passé. Sur le plan des modèles de consommation présentés comme le secret du bonheur, Perec et Delacourt se rejoignent. Ce qui pour nous en fait des auteurs de l'extrême contemporain au sens où l'entendent Dominique Viart et Bruno Vercier (2008), c'est-à-dire une littérature qui, sans s'affranchir du soupçon, et à rebours de la littérature formaliste sans objet, est soucieuse de renouer avec les grandes questions littéraires. Pour ces deux universitaires spécialistes de la littérature française, l'extrême contemporain c'est en effet la littérature française qui est apparue dès la fin des années 70. Elle a succédé au formalisme qui affirmait que la littérature ne peut se déployer que dans la sphère verbale, qu'elle n'a pas d'autre objet qu'elle-même. Ce formalisme ne se préoccupait ainsi que de la mise en abîme, du structuralisme, du doute sur l'objectivité, sur la rationalité, du primat de la linguistique, de l'illisibilité. Mais depuis les années 70, tout a changé. Les auteurs ont soudain eu envie de se faire comprendre et de dire des choses sur le monde. Ils se redonnent des objectifs, se remettent à parler du Sujet, du Réel, de l'Histoire. De ce point de vue, même si le roman de Georges Perec se situe avant la période délimitée par Viart et Vercier pour définir l'extrême contemporain, le texte de Perec nous semble être à l'avant-garde de cette nouvelle donne. On peut percevoir dans le contenu de *Les Choses*, et d'autres romans français de la même année pourquoi pas, les signes annonciateurs des écrits littéraires qui réhabilitent le sens. Aussi affirmons-nous que l'extrême contemporanéité de *Les Choses* et de *La Liste de mes envies*, sourd du sujet commun qui inspire les récits, à savoir l'idée répandue dans les sociétés de l'objet et selon laquelle seul le progrès économique rend heureux. Par société de l'objet, il faut entendre une nouvelle présentation de la société de consommation dans ce qu'elle est de nos jours. Ses caractéristiques sont mieux soulignées par Gilles Bibeau (2009, p. 91) :

« les « **sociétés de l'objet** » se sont néanmoins transformées en profondeur en accordant une importance accrue aux richesses

individuelles, à la propriété privée, à la consommation des biens, à la circulation pléthorique des messages, tout cela dans un contexte de révolution post-industrielle dominée par les techniques de communication et d'informatisation. Quand nous comparons, par exemple, les sociétés occidentales aux sociétés africaines, indiennes ou chinoises (celles-ci se transforment aussi, il va de soi, sous l'impact de la mondialisation néo-libérale), nous nous rendons vite compte du fait que la question de la propriété domine chez nous, que les biens, la maison, l'habillement et la voiture, y sont même vus comme des extensions de notre identité et plus spécifiquement de notre corps. Nous vivons en effet dans des sociétés qui ont amplifié les marqueurs matériels de l'identité individuelle [...] »

La réussite, la richesse, la propriété, la consommation, bref le matérialisme sont les motifs thématique-narratifs des deux romans au point où le lecteur se voit happé dans des univers romanesques décrivant le plus souvent des objets sur lesquels fantasment les personnages.

III. UN PAYSAGE DESCRIPTIF DE L'ABONDANCE DES OBJETS ET DU FANTASME DE LEUR POSSESSION

Tout au long du précédent titre, et pour une interprétation qui fait des textes étudiés un langage sur le bonheur, nous avons établi « des relations de causalité entre [lesdits textes] et l'histoire [ou leur contexte d'apparition] » (Popovic et Boissinot, 2002, p. 261). Maintenant, dans cette deuxième partie, l'accent sera mis sur « l'univers des signes » (Popovic et Boissinot, 2002, p. 261). Il sera question d'entrer dans le phénotexte en vue de mettre en valeur le jeu de leurs éléments constitutifs et structuraux. Car

« L'herméneutique retient le principe de cohérence [...] comme critère de vérité. Chaque aspect d'un texte doit être interprété en fonction de la cohérence du tout. Il s'agit là encore d'un principe qu'on rencontre déjà, souligné avec force, dans l'herméneutique de Pascal : « Tout auteur a un sens auquel tous les passages contraires s'accordent, ou il n'a pas de sens du tout. » Pour l'herméneutique littéraire, l'œuvre s'organise autour d'un centre qui correspond à l'esprit de l'auteur : celui-ci « est une sorte de système solaire qui tient sur son orbite toutes sortes de choses : langue, motivation, intrigue, ne sont que des satellites d'une entité (Spitzer, 1970, p. 57). » (Hallin et Schuerewegen, 1987, p. 316).

Ainsi allons-nous disséquer *Les Choses* et *La Liste de mes envies* pour mettre en évidence la dynamique poétique créée pour littérairement philosopher sur le bonheur. Nous nous intéressons d'entrée de jeu aux

titres. Ces derniers, en ce qui concerne notre corpus, présentent un détail dont l'aperception conduit le lecteur vers une « présignification » (Starobinskin, 1970, p. 154). Les deux titres sont métaphoriques. Un titre métaphorique étant dans la classification de Vincent Jouve (1997, p. 15), une description symbolique du contenu. Les constituants nominaux « choses » et « envies » désignent le thème du matérialisme qui compose les deux œuvres. Derrière *Les Choses* de Perec se perçoivent les biens matériels. De là naît une interrogation sur ce que le roman va en dire. Les « envies » de Delacourt induisent des choix (biens, besoins) opérés pour une vie spécifique. Il y a en arrière-plan de ce titre une idée de sélection privilégiant une forme d'aisance. La symbolique des deux titres résulte des connotations qu'ils évoquent chez le lecteur dans la mesure où

« Si lire un roman est réellement le déchiffrement d'un fictif secret constitué puis résorbé par le récit même, alors le titre, toujours équivoque et mystérieux, est ce signe par lequel le livre : la question romanesque se trouve dès lors posée, l'horizon de lecture désigné, la réponse promise. Dès le titre, l'ignorance et l'exigence de son résorbement s'imposent. L'activité de lecture, ce désir de savoir ce qui se désigne dès l'abord comme manque à savoir et possibilité de le connaître (donc avec intérêt), est lancée » (Grivel, 1973, p. 173).

Aussi, de par leur appellation, *Les Choses* et *La Liste de mes envies* préfigurent des histoires brodées sur le thème de la possession matérielle, mais avec en toile de fond une certaine idée du bonheur. L'appétit de lecture vient de ce contenu philosophique par lequel le lecteur contemporain est appâté, et ce sur la base du sujet central des deux textes, notamment le confort matériel.

En supplément des titres et de leur symbolique, nous avons aussi aux seuils et à la fin des romans des épigraphes. *Les Choses* présente deux épigraphes. Le premier est placé en exergue du texte. C'est une citation attribuée à Malcolm Lowry :

“Incalculable are the benefits civilization has brought us, incommensurable the productive power of all classes of riches originated by the inventions and discoveries of science. Inconceivable the marvelous creations of the human sex in order to make men more perfect. Without parallel the crystalline and fecund fountains of the new life which still remains closed to the people who follow in their griping and bestial tasks”².

Le second, quant à lui, clôt l'épilogue du roman par une citation de Karl Marx :

« Le moyen fait partie de la vérité, aussi bien que le résultat. Il faut que la recherche de la vérité soit elle-même vraie ; la recherche vraie, c'est la vérité déployée, dont les membres épars se réunissent dans le résultat ».

Dans l'étude qu'il consacre au paratexte, Gérard Genette se limite à trois fonctions de l'épigraphe. Celle qui nous interpelle ici

« est [...] la plus canonique : elle consiste en un commentaire du texte, dont elle précise ou souligne indirectement la signification [...] Il est plus souvent énigmatique, d'une signification qui ne s'éclaircira, ou confirmera, qu'à la pleine lecture du texte [...] Cette attribution de pertinence est à la charge du lecteur, dont la capacité herméneutique est souvent mise à l'épreuve » (Genette, 1987, p. 146).

Les inscriptions qui entourent le roman de Pérec ne se comprennent qu'après avoir véritablement pris connaissance du contenu de l'œuvre. Les propos de Malcolm Lowry évoquent les progrès apportés à l'humanité par la technologie et la grande production. Mais la dernière phrase fait allusion à un manque criard qui se traduit dans la quête de la nouvelle vie faite d'abondance. Et ce n'est qu'à la lecture de l'œuvre que l'on découvre que malgré leur quête de richesse et les opportunités qui s'offrent à eux, les personnages principaux ressentent continuellement une sorte de vacuité. Au fond d'eux se terre une vérité qui émerge peu à peu et s'affirme au gré de leurs expériences. D'où Karl Marx mentionné en clôture de l'épilogue.

La Liste de mes envies porte à l'orée du récit un extrait de *Le Futur intérieur* de Françoise Leroy. Voilà le fragment en question : « Toutes les peines sont permises, toutes les peines sont conseillées ; il n'est que d'aller, il n'est que d'aimer ». Encore une fois dans ce cas de figure, l'épigraphe a, relativement à l'œuvre, une « pertinence sémantique » (Genette, 1987, p. 147). L'auteur du texte cité donne à l'amour une importance cardinale. On se demande bien ce que vient chercher l'amour au milieu d'une liste de besoins (matériels). Est-ce à dire que l'amour est l'unique bien, le seul besoin, la seule vérité existentielle voire ontologique ? Comme l'écrivait Michel Charles (1985, p. 185), la fonction de l'exergue, au début du roman de Grégoire Delacourt donne largement à penser. Et dans le cas d'espèce, où l'amour ouvre le roman, on se demande si la relation (sentimentale possible) à l'autre n'est pas ce qui reste finalement au-delà des envies matérielles parfois illusoires.

Lorsqu'on sort de l'étape du déchiffrement de certains aspects des paratextes, l'entrée dans les textes proprement dits fait remarquer des univers textuels où les objets matériels priment. D'emblée, les premières pages de *Les Choses* de Pérec donnent l'impression d'une longue liste à la

Prévert de tous les objets qui orneraient l'appartement de rêve de Sylvie et Jérôme, ce couple-héros du roman. En attendant d'accomplir ce rêve, ils dépenseront leurs premières paies en achat de vêtements et autres, en vie de plaisirs et acquisition d'objets de toutes sortes dans les marchés d'occasion. À ce propos, le long énoncé descriptif du narrateur est fort évocateur :

« A Paris, avec le premier argent qu'à la sueur de leur front allègrement ils gagnèrent, Sylvie fit l'emplette d'un corsage en soie tricotée de chez Cornuel, d'un twin-set importé en lambs-wool, d'une jupe droite et stricte, de chaussures en cuir tressé d'une souplesse extrême, et d'un grand carré de soie décoré de paons et de feuillages. Jérôme [...] découvrit [...] les plaisirs des longues matinées : se baigner, se raser de près, s'asperger d'eau de toilette, enfiler, la peau encore légèrement humide, des chemises complètement blanches, nouer des cravates de laine ou de soie. Il en acheta trois, chez Old England, et aussi une veste de tweed, des chemises en solde, et des chaussures dont il pensait n'avoir pas à rougir. Puis, ce fut presque une des grandes dates de leur vie, ils découvrirent le marché aux puces. Des chemises Arrow ou Van Heusen, admirables, à long col boutonnant, alors introuvables à Paris, mais que les comédies américaines commençaient à populariser [...], s'y étalaient en pagaille, à côté de trench-coats réputés indestructibles, de jupes, de chemisiers, de robes de soie, de vestes de peau, de mocassins de cuir souple. Ils y allèrent chaque quinzaine, le samedi matin, pendant un an ou plus, fouiller dans les caisses, dans les étals, dans les amas, dans les cartons, dans les parapluies renversés, au milieu d'une cohue de teen-agers à rouflaquettes [...] Et ils ramenaient des vêtements de toutes sortes, enveloppés dans du papier journal, des bibelots, des parapluies, des vieux pots, des sacoches, des disques » (pp. 36-37).

L'extrait fait une énumération complète de ce que s'offrit le couple dès la perception de leur toute première vraie rémunération. La description est presque interminable et s'assimile à une liste détaillée d'objets de collection. C'est dire combien les choses, pour faire échos au titre étudié plus haut, fourmillent dans le récit. La narration n'existe quasiment pas. À sa place prédomine un tableau d'objets achetés, entassés, accumulés, collectionnés, vus, contemplés, désirés. Ligne après ligne, force est de constater le déploiement de la panoplie objectale. On se croirait dans *La société de consommation* de Baudrillard où « L'amoncellement, la profusion est évidemment le trait descriptif le plus frappant » (1970, p. 19).

Les lignes de *La Liste de mes envies* de Delacourt ne sont pas autant prises d'assaut par une colonie d'objets se nichant dans chaque mot de l'histoire racontée. Mais on y parle aussi, avec la même importance, de choses, de besoins, de plaisirs,

« *des îles au soleil, des cocktails acidulés, du sable brûlant [...de] chambre immense, des draps frais, des coupes de champagne [...de] tapis de bain antidérapant [, de] couscoussier [, d']économiste [, de] ses achats [, des] lieux où l'on se rendre [, de] fer Calor contre un Rowenta [, d'armoires et de maisons plus grandes, plus luxueuses et remplies] [, de] potager plus grand [,] des tomates plus grosses, plus rouges [, de] baignoire à remou [,] de Cayenne [,] de tour du monde [,] de montre en or [,] de diamants [,] des faux seins [, de] nez refait, etc. » (pp. 100, 127 et 136).*

Ici, Jocelyne Guerbette, l'héroïne clique sur la mentalité de son époque et de ses contemporains, ce désir permanent de changer de vie. Elle résume, à travers ces extraits, les rêves de richesse, d'argent, de possession, symptomatique de la société dans laquelle elle vit. Un monde dans lequel toutes les ambitions sont tournées vers la fortune et les mirages y afférentes. C'est ainsi que son époux porte ses désirs vers de belles choses qui lui rendraient la vie plus agréable : « Il rêve, confie son épouse, d'un écran plat à la place de [leur] vieux poste Radiola. D'une Porsche Cayenne. D'une cheminée dans le salon. De la collection complète des *James Bond* en DVD. D'un Chronographe Seiko » (p. 15). Ainsi sont les rêves et les fantasmes du mari durant une bonne partie de l'histoire narrée. Pour la voiture de marque par exemple, lorsqu'il en voit une qui passe dans la rue, elle provoque en lui une envie folle qui fait rougir d'envie ses yeux. Le roman met en scène des personnages qui aspirent ardemment à la possession d'une fortune colossale qui les soulagera du besoin. Danielle et Françoise, sœurs jumelles et amies très proches de l'héroïne,

« *jouent au loto depuis huit ans. Chaque semaine, pour dix euros de mise, elles vont des rêves à vingt millions. Une villa sur la Côte d'Azur. Un tour du monde. Même juste un voyage en Toscane. Une île. Un lifting. Un diamant, une Santos Dumont Lady de Cartier. Cent paires de Louboutin et de Jimmy Choo. Un tailleur Chanel rose. Des perles, des vraies perles [...] Elles attendent la fin de la semaine comme d'autres le Messie. Chaque samedi leurs cœurs s'emballent quand les boules tournebourent. Elles retiennent leur souffle, elles ne respirent plus » (p. 35).*

Le gain d'une énorme somme d'argent est perçu comme une délivrance, annoncée comme l'aire de la dépense démesurée, de la

frénésie matérielle. Elles y entrevoient l'opulence, par suite de quoi elles feraient des voyages de croisière, d'agrément, se feraient une beauté raffinée, s'offriraient des achats de luxe, mèneraient une vie de room-service, etc. Il en est de même dans *Les Choses* de l'auteur de *La disparition*. Jérôme et Sylvie rêvent des emplois richement rémunérés pour s'offrir un grand appartement avec jardin dans un environnement paisible, somptueusement meublé, encombré d'objets de toutes sortes (sobres, rares, anciens, flamboyants) ; et où ils mèneraient sereinement une vie de mondanités illimitées. Tel est pour le moins ce que le lecteur saura d'eux en parcourant les premières pages (9-16) qui ouvrent leur histoire. Ces débuts du roman se clôturent par ce paragraphe qui résume les rêves de félicité du couple protagoniste :

« Il leur semblerait parfois qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets [...] certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume ni l'envie. Car leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune » (p. 16).

Chez les deux romanciers, les protagonistes sont typiques de l'air du temps. En d'autres termes, ils sont conçus au gré de la psychologie de l'homme des sociétés progressistes. L'homme d'une telle société est défini par Baudrillard comme un « homme-consommateur [qui] se considère comme devant-jouir [...] C'est le principe de maximisation de l'existence [...] par usages intensifs des signes, d'objets, par l'exploitation systématique de toutes les virtualités de jouissance » (1970, p. 112). On voit dans les projections des personnages romanesques les rêvasseries humaines en général sur les possibilités matérielles, la douceur ou la joie que procurerait la fortune. C'est une représentation de longue date, une rêverie de toujours dans laquelle aime à se laisser flotter la mentalité du progrès économique comme seul gage de bonheur. Il y a là, tel qu'observé par Jean Baudrillard dans ses analyses sur la société de consommation, un type de « salivation féérique [...], l'évidence du surplus, la négation magique et définitive de la rareté, la présomption maternelle et luxueuse du pays de Cocagne » (1970, p. 19). Mais alors, suffit-il de posséder pour être heureux ? Cette question devenue un cliché classique cache pour autant, une sagesse populaire, une évidente vérité que l'on ne peut contester, au-delà du temps, peu importe les diverses améliorations des conditions de vie humaine, et qui à chaque fois se présente toujours de façon indéracinable comme une vérité d'évangile, un

principe moral indépassable, une nécessité ontologique inaltérable par l'Homme dans sa quête du bien-être.

IV. ET LE BONHEUR DANS TOUT ÇA ?

« De fois le bonheur, il suffit d'une phrase, d'un mot/Oui le bonheur, juste un sourire, un regard », ce refrain du titre « Bonheur », du chanteur congolais Lokua Kanza, tiré de l'album *Toyebi te* (2002), résume à lui tout seul des choses que la richesse matérielle n'assure toujours pas. Également, le texte de « Si tu savais », une chanson de Yannick Noah, extrait de son album *Pokhara* (2003), se conclut par la phrase suivante : « Le bonheur, c'est partager ». Dans cette chanson, il est question du calme, de la sérénité, du sourire plein de bonté et du regard chargé de tendresse des gens aimables, de la gentillesse et du sens du partage qu'ont parfois certaines personnes (qui n'ont pourtant rien ou tellement peu). On ne le dira jamais assez, il ne suffit pas d'être à l'abri des besoins matériels pour être heureux. Le bonheur ne se réduit pas au simple fait de posséder, d'avoir matériellement tout – encore que c'est une impossibilité dans la mesure où les désirs humains changent au gré de l'amélioration de la vie, de la production et de la consommation. Même si on est le plus riche du monde à l'image d'Oncle Picsou, ce personnage de fiction de l'univers des canards des studios Disney, avec une fortune amassée, des liquidités, des avoirs largement supérieurs à ce que l'imagination pourrait concevoir, le bonheur total ne sera pas pour autant garanti.

Or, « L'opulence, l'« affluence » n'est en effet que l'accumulation des signes du bonheur », dixit Jean Baudrillard (1970, p. 27). Autrement dit, les satisfactions matérielles ne sont que les débuts du bien-être. C'est le lieu ici de reprendre ce vieux dicton certes stéréotypé, mais devenu proverbial et dont la pertinence restera toujours tant que l'humanité verra dans les biens, le capital ou la propriété un gage de bonheur. L'adage rappelle que « L'argent ne fait pas le bonheur, mais y contribue ». L'aisance matérielle ne serait alors qu'une des multiples conditions du bonheur. Entre le besoin et la plénitude, il y a bien du chemin. La compensation de celui-là ne serait qu'une phase transitoire vers celle-ci. Pour sa tranquillité et son confort, l'âme humaine a besoin de bien d'autres choses immatérielles. L'harmonie béate se joue entre les exigences de la matière, du soma et l'épanouissement de l'âme. L'homme est une entité psychosomatique. Si la grande production, les inventions technologiques comblent ses attentes physiques, son esprit en est plus exigeant. L'héroïne de *La Liste de mes envies* crawlait jusqu'ici dans une sorte d'équilibre sereine, une espèce de bonheur minimum garanti. Elle a choisi une vie de « sobriété heureuse » au sens où l'entend Pierre Rabhi (2010, p. 96). Une vie aisément organisée autour de sa petite mercerie, son blog, son époux, leurs enfants et son vieux père. D'ailleurs, l'amour

représente tout à ses yeux : « il n'y a que l'amour pour venir à bout de l'ennui. L'amour, avec un grand A ; notre rêve à toutes » (p. 61-62). Ce qui explique l'épigraphe en début du roman.

Le couple ne gagne pas assez, mais ils ne sont pour autant pas des nécessiteux. Jocelyne est une femme aimante, simple, qui ne demande que la sincérité, l'amour, la franchise, la confiance, la gentillesse, l'honnêteté, la délicatesse dans un monde dominé par les mensonges et les chimères du principe de l'économie de croissance. La philosophie qui la guide se résume à l'idée que toutes les choses sont vaniteuses et qu'il y en a que l'argent ne répare jamais. En dépit de tout, elle se sent « heureuse avec Jo » (p. 31), son mari qu'elle trouve « fidèle, gentil et sobre » (p. 44), ses « deux grands enfants [...] un magasin qui, bon an mal an, parvient à [leur] rapporter, en plus du salaire de Jo, de quoi avoir une jolie vie, d'agréables vacances [...] et pourquoi pas, un jour, [leur] permettre de réaliser [le] rêve de voiture [de son époux] » (p. 44), son « blog [où elle] écri[t] chaque matin à propos du bonheur du tricot, de la broderie, de la couture [etc. et qui procure de la joie à des milliers de femmes] » (pp. 39 et 44).

Ainsi sont les éléments du bonheur de l'héroïne de Grégoire Delacourt : tranquillité familiale, vie amoureuse rangée dans la conjugalité, amitié nouée avec les jumelles et les followeuses de son blog. Malheureusement pour elle, tout cela va s'effondrer quand, incitée par ses amies, elle va à son corps défendant jouer et gagner au loto. Dès qu'elle apprendra qu'elle a décroché la somme de plus de dix-huit millions d'euros, elle est terrifiée à l'idée de voir tout se détruire. Car elle n'a envie de rien – cela se voit à travers la sobre liste de ses envies, qu'elle établit alors qu'elle est désormais millionnaire – et tient à son petit bonheur qu'elle ne veut pas changer même contre « tout l'or du monde » (p. 64). C'est pourquoi elle va garder cet argent dans le secret total avec la velléité de le brûler, sans en parler ni informer qui que ce soit. Elle préfère garder l'anonymat et rester discrète. Pour elle, « Le bonheur coûte moins de quatre euros » (p. 76). Ni ses amies, son entourage, ni sa famille, personne ne sait qu'elle a remporté un pactole au loto. Son mari va découvrir le chèque dans une de ses chaussures, va le voler et disparaître. Tout chamboule pour l'héroïne. Ce n'est pas tant la perte de l'argent qui l'afflige, mais le fait de voir sa quiétude conjugale, son monde fait d'habitudes frugales s'anéantir. C'est une trahison impardonnable, un malheur insurmontable, une mort presque. Elle n'a plus de goût à rien. La joie de vivre, ses espoirs, ses illusions se sont évanouies à la suite de la forfaiture de son compagnon. Dans la nouvelle vie qu'elle va se faire, plus rien n'est comme avant. Tout est machinal, froid. Elle ne se sent plus capable d'aimer : « Je suis aimée. Mais je n'aime plus » (p. 174) en raison

de ce que la félonie de son homme a tout enlaidi, « Abîmé jusqu'à l'irréparable la poésie simple de [leur] vie » (p. 145).

Quant à Jocelyn, le mari, il apprendra au travers de sa lâcheté que « Surabondance et bonheur ne vont pas forcément de pair ; parfois, ils deviennent antinomiques » (Rabhi, 2010, p. 22). Avec l'argent subtilisé, il va se livrer au stupre, mener une vie sybaritique et oisive pour au final se rendre compte qu'il a perdu l'amour de sa vie, le vrai, ce(ux) avec qu(o)i il était heureux. Il se procurera tout ce dont il a toujours voulu avoir : un appartement cossu, les objets de luxe, sa voiture de rêve, de belles jeunes femmes (des prostituées pour la plupart). Cependant, tout compte fait, il est esseulé malgré tout ce qu'il dépense pour se faire des femmes, des ami(e)s, etc. Alors, il réalise que « L'argent ne fait pas l'amour [...que] Être aimé chauffe le sang, ébouillante le désir [...que] les filles qu'on paie [...] ne prennent pas dans leurs bras » (p. 153). Le corps de la prostituée n'est pas un corps d'amour « qui jouit, s'émeut, rit, pleure, se déchire, s'extasie, souffre, c'est un corps qui travaille, qui représente un personnage particulier » (Bruckner et Finkielkraut, 1977, p. 118). Le pauvre prend la pleine conscience de son erreur « j'ai peur, j'ai fait une énorme bêtise ». Mais trop tard hélas ! Le roman se termine sur une note qui laisse voir une âme désormais en peine.

Le jeune couple de *Les Choses de Perec* désire par-dessus tout vivre dans une demeure seigneuriale dans laquelle « La vie [...] serait facile [...], simple. Toutes les obligations, tous les problèmes qu'implique la vie matérielle trouveraient une solution naturelle [...] Le confort ambiant leur semblerait un fait acquis, une donnée initiale, un état de nature » (pp. 14-15). Dans ce logis de rêve, assimilable à un pays de cocagne, ils connaîtraient l'abondance et les plaisirs. Les deux partenaires n'ont qu'un but, vivre dans la richesse, devenir des fortunés pour partir « de leur logement exigü, [changer] leurs repas quotidiens, [ne plus avoir de] vacances chétives » (p. 18). Ils ne sont pas du tout satisfaits de leur position sociale, de leur situation économique qui n'est pas misérable, loin s'en faut. Mais leur vie leur semble beaucoup trop modeste, pas assez faste. Ils demandent mieux, plus et toujours encore à telle enseigne que « L'immensité de leurs désirs les paralys[e] » (p. 23). La richesse, les choses, la profusion matérielle ont pour eux valeur de paix, d'extase, d'assurance, de tranquillité certaine, de différenciation ou de distinction sociale. Voilà pourquoi il est dit dans le texte qu'« ils aimaient la richesse avant d'aimer la vie » (p. 25). À travers le prisme de la richesse fantasmée, ils voient la vie en rose. Aucun événement, aucune activité, aucune circonstance, aucun moment, bref rien n'est possible en dehors de la fortune. Elle est tout ce qui fait de la vie une merveille. Riches et possesseurs (de pas mal d'objets chic), ils « passer[ont] pour des connaisseurs » (27). D'abondantes ressources (financières) seraient pour

eux l'occasion de condescendre à leur volonté déclarée de se distinguer des masses en affichant un comportement ou des goûts estimés recherchés, supérieurs. C'est le propre du « monde dans lequel ils trempent » (p. 24). On y voit une sacralisation des objets qui matérialisent l'épanouissement, la réalisation de soi. L'opulence et ce qu'elle permet d'acquérir devient ce pourquoi et par quoi l'on vit, se réjouit, se projette. Il y a sous ce tableau des obsessions des personnages, une vérité étincelante sur la société de consommation, laquelle est mieux expliquée par Philippe Forest « Ainsi s'explique l'espèce de course effrénée à la consommation qui définit l'existence dans les sociétés développées. Nous croyons consommer des objets pour la satisfaction que ceux-ci nous procurent [...] En réalité, nous consommons des signes : les signes d'une réussite sociale qui est perçue désormais comme la seule forme d'accomplissement personnel » (1991, p. 32). *L'homo consumans* n'est qu'une victime du prosélytisme consumériste. Jean Baudrillard qui l'a très bien perçu note que « Tout le discours sur les besoins repose sur une anthropologie naïve : celle de la propension naturelle au bonheur » (1991, p. 59). On peut trouver dans ces propos du sociologue un écho des craintes de Martin Heidegger à son époque. Selon le philosophe, les poètes, comme les penseurs, se sentent plus que quiconque menacés par la toute-puissance de la technique — qui est « la métaphysique poussée jusqu'à son terme » — qui écrase l'homme en l'asservissant à l'« objectivité » de l'objet — le chosisme — et ils craignent que la finalité instrumentale ne submerge l'humanité en l'homme. La grande détresse de notre époque est précisément l'absence de questionnement, qui fait que l'outil (pourtant créé par l'homme) est devenu la certitude suprême du quotidien³. Rendu à notre époque, aux quotidiens des hommes et femmes des sociétés à grandes productions industrielles, il y a fort à parier que l'objet, les choses sont devenus la certitude du bonheur.

C'est justement cette crédulité en la toute-puissance des objets enchanteurs, sources de félicité sans bornes, qui poussent Sylvie et Jérôme à rêver de richesse. Ils gagnent modestement leur vie. Mais cela ne leur est pas suffisant. Ils veulent plus pour tant de choses, à l'exemple de suivre la mode raffinée. Dans leur société, « partout autour d'eux, la jouissance se confondait avec la propriété [...] Ils vivaient dans un monde étrange et chatoyant, l'univers miroitant de la civilisation mercantile [...] Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir » (pp. 73, 91 et 50). Cette société, telle qu'elle est peinte fait penser à la civilisation bourgeoise et capitaliste tant redoutée par Emmanuel Mounier, « où le seul signe comptable et distributeur est l'argent, « symbole abstrait » et « véritable divinité » » (Cité par Marie-Thérèse Collot-Guyer, 1983, p. 58). Au fond, ce sont des gens simples, enclins à la liberté, à l'insouciance – relativement aux

fausses illusions, aux exigences économiques de la grande consommation –, aimant de menus plaisirs, de petits moments agréables entre eux ou en compagnie des amis, et qui auraient souhaité avoir un travail moins contraignant. Nietzsche soutient qu'« Une vie libre reste ouverte aux grandes âmes. En vérité, celui qui possède peu est d'autant moins possédé : bénie soit la petite pauvreté » (2005, p. 73). Les héros de Perec, eux aussi auraient aimé disposer de cette liberté nietzschéenne et vivre dans « la petite pauvreté » qui en fait n'est pas différente de « la sobriété heureuse » dont parle Pierre Rabhi. Cependant, face à l'idéologie matérialiste de leur société, ils sont en proie à un conflit entre le désir d'une vie simple et les sirènes du bonheur matériel. La dernière partie de l'œuvre intitulée « Ils tentèrent de fuir » (p. 119) fait découvrir un couple qui, pour se dérober de « l'enfer de métros bondés, de nuits trop courtes, de maux de dents, d'incertitudes » (p. 123) des tentations de la consommation, s'est installé finalement dans une ville campagnarde de la Tunisie. Malgré cela, le bonheur n'y est pas un horizon possible non plus. Car ils se sentent exilés, étrangers, insatisfaits, tout est beaucoup trop rustique ; et les ami(e)s, la vie trépidante de Paris avec ses grands magasins leur manque. La note de fin de ce roman de Perec rappelle l'univers de l'œuvre du romancier et essayiste argentin Ernesto Sábato, qui témoigne de la difficulté de vivre propre au monde moderne où la quête perpétuelle du progrès élimine la vie spirituelle.

V. CONCLUSION

Au sortir de cette lecture herméneutique de *Les Choses* de Georges Perec et *La Liste de mes envies* de Grégoire Delacourt, il est clair que les deux romans, à travers la figuration du bonheur tel qu'il s'envisage dans les sociétés où la satisfaction des besoins se conçoit comme un idéal de vie pleine et entière, procèdent à une réhabilitation du sens, des interrogations sur la condition humaine. Aussi comprend-on pourquoi l'article les range dans la catégorie des romans de l'extrême contemporain. À partir de là et des ressources d'une démarche qui emprunte au label de l'approche herméneutique, l'analyse s'articule autour de trois stations. La première, pour une interprétation moins périlleuse, qui ne sépare pas les textes du monde référé, met en avant le cadre qui sert de décor aux récits. Le constat subséquent est que les histoires racontées se passent dans les sociétés de consommation où l'on voit la production, les achats et les services de masse être prescrits comme la liturgie du bonheur. La deuxième station observe les textes sous l'angle du foisonnement des objets dans la trame narrative et du fantasme auquel se laisse aller les personnages quant aux envies de possession ou aux désirs d'accumulation-consommation. Tandis que les lignes du roman de Perec se dessinent, ondulent au gré des objets rêvés par les personnages, Grégoire Delacourt, quant à lui, opte pour des listes, des énumérations qui

assez souvent s'invitent dans la texture de l'œuvre. Enfin, la troisième station interroge le bonheur tant magnifié par les protagonistes au travers des biens qu'ils rêvent d'avoir. Entre le conflit intérieur, la rupture sociale, conjugale, amoureuse, le départ en exil, tout cela né du choix de la frugalité, de la liberté d'esprit, des menus plaisirs des uns et des ambitions de richesse, de possession des autres, les deux romanciers s'accordent sur la perspective d'un bonheur évanescent. Le problème étant le manque d'échos favorable face au désir de simplicité dans un monde dominé par les biens matériels et les utopies du bonheur qu'ils nourrissent. Quoiqu'il en soit, il se trouve qu'« aujourd'hui, l'aspiration à plus de bonheur de vivre dans la légèreté, ne cesse de gagner du terrain. On peut dire sans optimisme excessif, mais en se fondant sur la seule observation des faits, qu'une pensée nouvelle provoquée par l'échec de Prométhée est en train de naître avec la prise en compte de réalités écologiques et sociales de plus en plus dramatiques » (Rabhi, 2010, p. 40). Peut-être est-il temps de mettre un coup de frein à une civilisation essentiellement, technique, urbaine et industrielle.

NOTES

- [1] Incalculables sont les bienfaits que la civilisation nous a apportés, incommensurable la puissance productive de toutes les classes de richesses issues des inventions et des découvertes de la science. Inconcevable les merveilleuses créations du sexe humain pour rendre les hommes plus heureux, plus libres et plus parfaits. Sans pareille les fontaines cristallines et fécondes de la vie nouvelle qui reste encore fermée aux lèvres assoiffées des gens qui les suivent dans leurs tâches rudes et bestiales.
- [2] Encyclopédie numérique Microsoft Encarta 2009. Voir bibliographie

BIBLIOGRAPHIE

- [1] ANGENOT Marc, « Que peut la littérature ? », in Jacques Neefs & Marie-Claire Ropars (éds.), *La Politique du texte. Enjeux sociocritiques*, Presses Universitaires de Lille, Lille, Coll. Problématiques, 1992, pp. 13-17.
- [2] BAUDRILLARD Jean, *La société de consommation*, Denoël, Paris, 1970.
- [3] BIBEAU Gilles, « Un don sans détour. Interrogations à travers les cultures », in *Sociologies et société des individus*, volume 41, N°1, printemps 2009, pp 71-98.
- [4] BRUCKNER Pascal & FINKIELKRAUT Alain, *Le nouveau désordre amoureux*, Seuil, Paris, 1977.
- [5] CHARLES Michel, *L'Arbre et la Source*, Seuil, Paris, 1985.
- [6] COLLOT-GUYER Marie-thérèse, *La cité personnaliste d'Emmanuel Mounier*, Presses Universitaires de Nancy, 1983.
- [7] DELACOURT Grégoire, *La Liste de mes envies*, Jean-Claude Lattès, Paris, 2012.
- [8] FERRY Luc, *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?*, Grasset, Paris, 2002.
- [9] FERRY Luc, *Apprendre à vivre. Traité de philosophie à l'usage des jeunes générations*, Plon, Paris, 2006.
- [10] FERRY Luc, *Apprendre à vivre : volume 2. La sagesse des mythes*, J'ai Lu, Paris, 2010.
- [11] FERRY Luc, *Sept façons d'être heureux ou les paradoxes du bonheur*, XO, Paris, 2017.
- [12] FOREST Philippe, *50 mots clés de la culture générale contemporaine*, Alléou, Marabout, 1991.

- [13] GENETTE Gérard, Seuil, Paris, 1987.
- [14] "HEIDEGGER Martin." Microsoft® Encarta® 2009 [DVD]. Microsoft Corporation, 2008.
- [15] GRIVEL Charles, *Production de l'intérêt romanesque*, Mouton, Paris-La Haye, 1973.
- [16] HALLYN Fernand & SCHUEREWEGEN Franc, « De l'herméneutique à la déconstruction », in Maurice Delcroix & Fernand Hallyn (s/d), *Introduction aux méthodes littéraires : méthodes du texte*, Paris-Gembloux, DUCULOT, pp. 314-323.
- [17] JOUVE Vincent, *La poétique du roman*, SEDES, Paris, 1997.
- [18] NIETZSCHE Friedrich, *Ainsi Parlait Zarathoustra*, Édition électronique, consultable sur <http://www.ebooksgratuits.com/>, novembre 2005.
- [19] PEREC Georges, *Les Choses*, Julliard, Paris, 1965.
- [20] POPOVIC Pierre & BOISSINOT Alain, « Herméneutique », in Paul Aron, Denis Saint-Jacques et Alain Viala (s/d), *Le dictionnaire du littéraire*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, pp. 260-262.
- [21] RABHI Pierre, *Vers la sobriété heureuse*, Acte Sud, Paris, 2010.
- [22] RICŒUR Paul, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Seuil, Paris, 1986.
- [23] SPIZER Léo, *Études de style*, Gallimard, Paris, 1970.
- [24] STAROBINSKI Jean, *La relation critique*, Gallimard, Paris, 1970.
- [25] VIART Dominique & VERCIER Bruno, *La Littérature française au présent, Héritage, Modernité, Mutations*, Bordas [2005], Paris, 2008.

